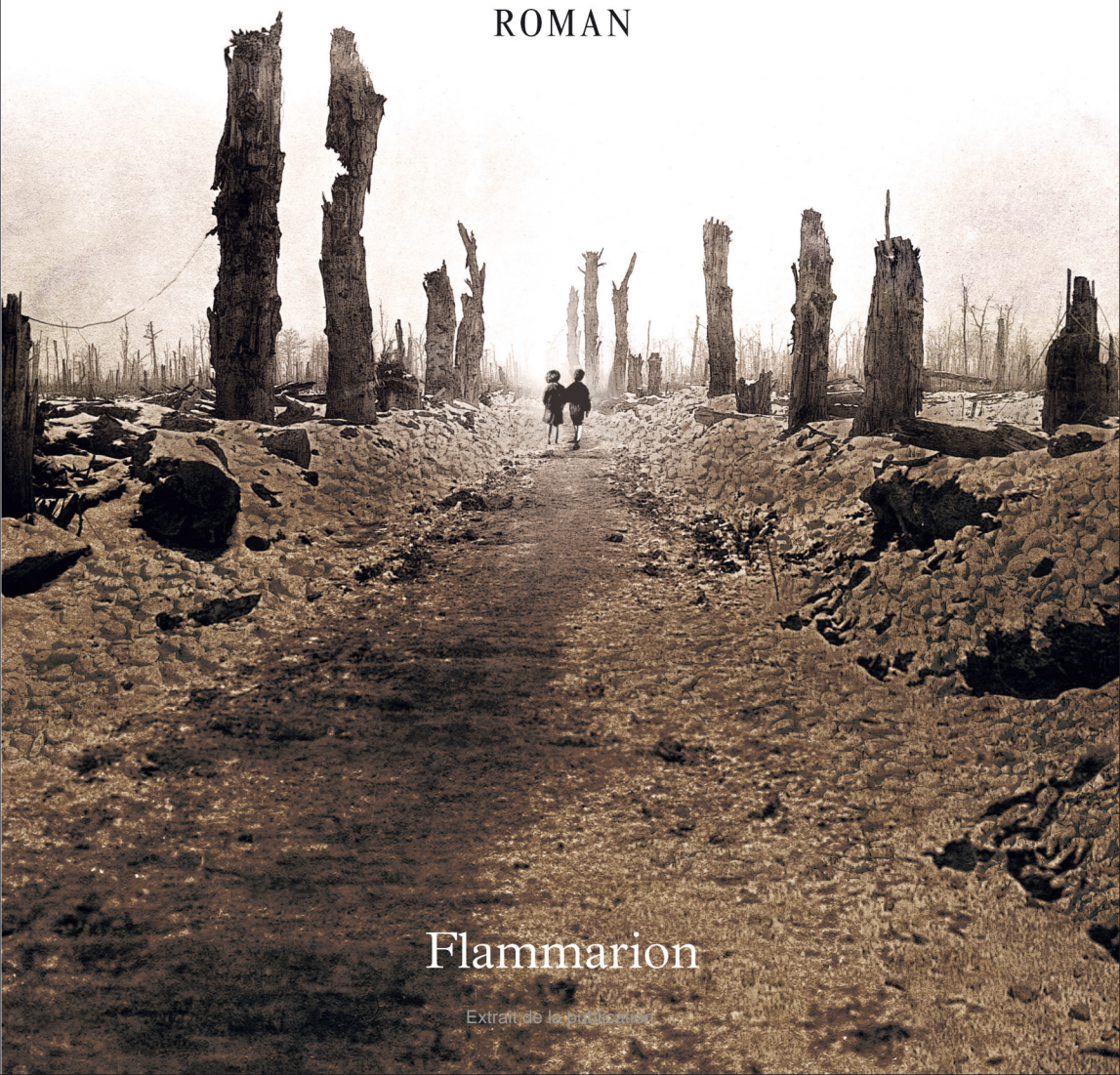


GILBERT
SINOUE

Erevan

ROMAN



Flammarion

Extrait de la publication

Erevan

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

L'Enfant de Bruges, roman, 1999.

À mon fils à l'aube du troisième millénaire, essai, 2000.

Des jours et des nuits, roman, 2001.

AUX ÉDITIONS DENOËL

Avicenne ou la route d'Ispahan, roman, 1989.

L'Égyptienne, roman, 1991.

La Pourpre et l'olivier, roman, 1992.

La Fille du Nil, roman, 1993.

Le Livre de saphir, roman, 1996, Prix des libraires.

AUX ÉDITIONS PYGMALION

Le Dernier Pharaon, biographie, 1997.

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

Le Livre des sagesse d'Orient, anthologie, 2000.

L'Ambassadrice, biographie, 2002.

Un bateau pour l'Enfer, récit, 2005.

La Dame à la lampe, biographie, 2007.

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Akhenaton, le Dieu maudit, biographie, 2004.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Les Silences de Dieu, roman, 2003, Grand Prix de la littérature policière.

La Reine crucifiée, roman, 2005.

Moi, Jésus, roman, 2007.

Site officiel de Gilbert Sinoué : <http://www.sinoue.com>.

Gilbert Sinoué

Erevan

Flammarion

Cet ouvrage a été publié sous la direction de Stéphanie Chevrier

© Flammarion, 2009
ISBN : 978-2-0812-1734-8

Je voudrais voir quelle force au monde peut détruire cette race, cette petite tribu de gens sans importance dont l'histoire est terminée, dont les guerres ont été perdues, dont les structures se sont écroulées, dont la littérature n'est plus lue, la musique n'est pas écoutée, et dont les prières ne sont pas exaucées.

Allez-y, détruisez l'Arménie ! Voyez si vous pouvez le faire. Envoyez-les dans le désert. Laissez-les sans pain ni eau. Brûlez leurs maisons et leurs églises. Voyez alors s'ils ne riront pas de nouveau, voyez s'ils ne chanteront ni ne prieront de nouveau. Car il suffirait que deux d'entre eux se rencontrent, n'importe où dans le monde, pour qu'ils créent une nouvelle Arménie.

William Saroyan ¹ (1908-1981)

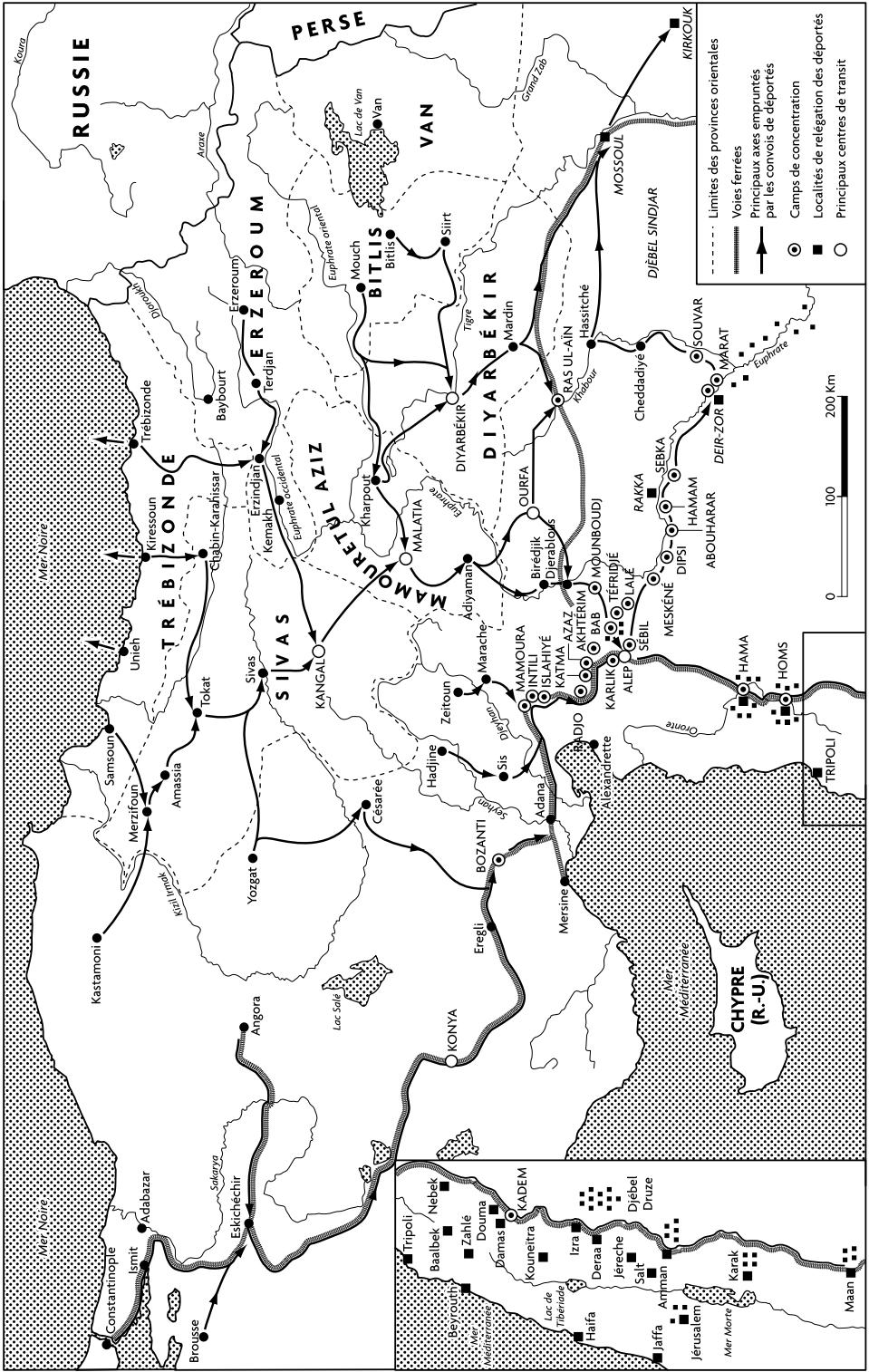
1. *Mon nom est Aram*, Climats, 2008.

Avertissement

Ce livre est un roman vrai.

Les faits majeurs relatés sont vérifiables.

Les personnages politiques, diplomatiques et militaires ont bien existé.



CARTE DES DÉPORTATIONS



CARTE DE L'ARMÉNIE ACTUELLE

Venez, crevez l'abcès...

Venez, crevez l'abcès, entrez dans cette sépulture dont peu de gens au pays du Croissant semblent vouloir reconnaître l'existence. Il est tellement plus facile de se réfugier dans l'ignorance... Marchez dans la boue, dans le sang, foulez du pied ces têtes tranchées, écartez sur votre passage ces corps pendus au bord des chemins, passez par-dessus ces femmes violées aux ventres ouverts et ensanglantés comme dans une boucherie. Voyez enfin ces petits enfants aux crânes fracassés...

« Cela n'est pas possible », plaidez-vous.

Et pourtant si, cela fut possible. Non seulement au Cambodge, au Rwanda ou dans quelques autres pays en guerre ou en révolution, mais aussi en Turquie ottomane, au début du XX^e siècle, sous le règne des Jeunes-Turcs. Approchez, venez vous rendre compte pour ne pas devenir à votre tour le complice silencieux des négationnistes et de la manipulation d'État. Les gens de mon origine ne peuvent dormir tranquilles. Nos morts n'ont pas de sépulture. Alors, qu'attendons-nous, que voulons-nous ? Peu de chose en vérité : que les hommes et les femmes du Croissant, lorsqu'ils trinquent à l'honneur, quand nous trinquons à la santé et les Juifs à la vie, puisent dans cet honneur pour reconnaître ce *fait* indéniable de notre passé commun.

Le temps n'est-il pas venu de réconcilier nos peuples, de

déchirer les faux livres d'Histoire, de laver à tout jamais cette tache abominablement écarlate, de se libérer d'un mensonge d'État pour entrer, clair et limpide, dans cette Europe qui aujourd'hui doute et doutera plus encore demain ? Les jeunes générations, celles des après-drames, qui ne sont en rien responsables du passé mais ô combien garantes de l'avenir, ont le droit de savoir et de se délier d'une faute qui n'est pas la leur.

Alors venez, crevez l'abcès et, comme je l'ai fait, entrez dans ce livre et vivez l'impensable.

Charles Aznavour

PREMIÈRE PARTIE

26 août 1896, Constantinople, 12 h 30, quartier de Karaköj

Il y eut une première déflagration.

Une volée de pigeons jaillit vers le ciel.

L'une des sentinelles en faction devant l'entrée de la Banque impériale ottomane jeta un coup d'œil surpris vers son collègue.

— Tu as entendu ?

L'autre souleva son fusil en direction de Galata, par-delà les toits safranés.

— On dirait que...

Le reste de la phrase fut couvert par une deuxième explosion.

— *Bissm Allah* ! Que se passe-t-il donc ? On dirait que toute la ville est bombardée !

L'homme ne pouvait savoir qu'au même moment des insurgés cherchaient à faire sauter le palais de Yıldız où résidait le sultan Abdül-Hamîd II, d'autres avaient pris position à la tête du pont qui reliait Galata à Constantinople et faisaient pleuvoir des projectiles sur le corps de garde situé en face.

Les sentinelles épaulèrent. Mais où était l'ennemi ?

Soudain, une vingtaine d'individus armés, le crâne couvert d'un bonnet, les jambes drapées dans un pantalon bouffant, déboulèrent au coin de la rue Voïvodat.

Un soldat hurla :

— Halte là !

La sentinelle prit au hasard l'un des individus pour cible. Alors qu'il appuyait sur la détente, il eut juste le temps de se dire que l'homme ne devait pas avoir plus de vingt ans.

Il se trompait.

Il en avait vingt-trois.

Il s'appelait Bedros Parian.

Son nom de guerre était Papken Siuni.

La balle l'atteignit en pleine poitrine mais, conséquence étonnante, Papken ne tomba pas. Son corps éclata. La tête, comme tranchée, roula sur quelques mètres et ses membres se dispersèrent le long du trottoir.

Un autre attaquant fut touché, puis un troisième et un quatrième.

Comme leur premier camarade, ils ne tombaient pas mais leur corps était projeté vers le ciel, réduit en charpie. Puis, des terrasses qui surplombaient la rue, un déluge de feu s'abattit sur les soldats. Le silence revenu, les cadavres des militaires couvraient les lieux, mêlés à ceux de civils anonymes.

La voie était libre.

Les assaillants déferlèrent dans la banque. La plupart d'entre eux avaient la taille ceinte de grenades et de bâtons de dynamite. Ce qui expliquait la manière effroyable dont certains étaient morts.

Une femme poussa un cri de terreur. Des clients paniqués se ruèrent vers la sortie. Ils furent refoulés à coups de crosse.

L'un des membres du commando, le plus jeune, ordonna :

— Assis ! Les mains sur la tête !

Il avait vingt-quatre ans.

Il s'appelait Karékine Pastermadjian.

Son nom de guerre était Armen Garo.

Tandis que ses compagnons se déployaient dans le hall, il apostropha l'un d'entre eux.

— Hovanès ! Suis-moi !

Et il bondit vers un escalier de marbre.

Hovanès Tomassian lui emboîta le pas. À présent que Papken était mort, Armen était le chef. C'était prévu.

Au sommet des marches, ils tombèrent nez à nez avec des dizaines d'employés qui, attirés par les coups de feu, s'étaient précipités hors de leurs bureaux.

— Ne tirez pas !

— Du calme ! Nous n'avons rien contre vous. Reculez !

Armen scruta le corridor, recouvert de boiseries, qui se profilait devant eux.

— Qu'y a-t-il à cet étage ? Et au-dessus ?

Un petit homme en sueur balbutia :

— Les bureaux du directeur général, du gouverneur de la banque, ceux des secrétaires et des traducteurs ; au deuxième étage, c'est le département de la comptabilité. Au dernier, la salle des archives. Il n'y a plus personne.

— Personne ? Alors où sont les responsables ? Le directeur ? Le gouverneur ?

Il n'y eut pas de réponse.

— Parlez !

Quelqu'un désigna deux portes en chêne massif.

— Là...

— Parfait ! Tous au rez-de-chaussée ! Restez calme. Je vous répète que vous n'avez rien à craindre.

Hovanès entra dans la première pièce. Elle était vide. Il se rendit vers la seconde, posa sa main sur la poignée de la porte. Elle résista. Sans hésiter, il pointa son revolver sur la serrure et tira. Le pêne vola en éclats. D'un coup d'épaule, il fit pivoter le battant.

Deux personnages se tenaient à l'intérieur dans une attitude hiératique. Le premier, courtaud, la quarantaine, avait le visage poupon, la lèvre supérieure ornée d'une fine moustache. Le second paraissait à peine plus âgé. Longiligne, très digne. Une barbe d'un roux clair, taillée en bouc, ombrageait ses joues creuses.

N° d'édition : L.01ELIN000153.N001
Dépôt légal : janvier 2009

